

12

Cher...

*2007
S. J.*

Y
5767

Auguste TEULIÉ



LA

POÉSIE MÉRIDIONALE

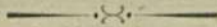


*Conférence faite à l'Hôtel-de-Ville de Saint-Girons,
le 29 Janvier 1898.*

Avec une Préface d'ANTONIN PERBOSC

SUR

« LE FÉLIBRIGE ET L'ÉCOLE »

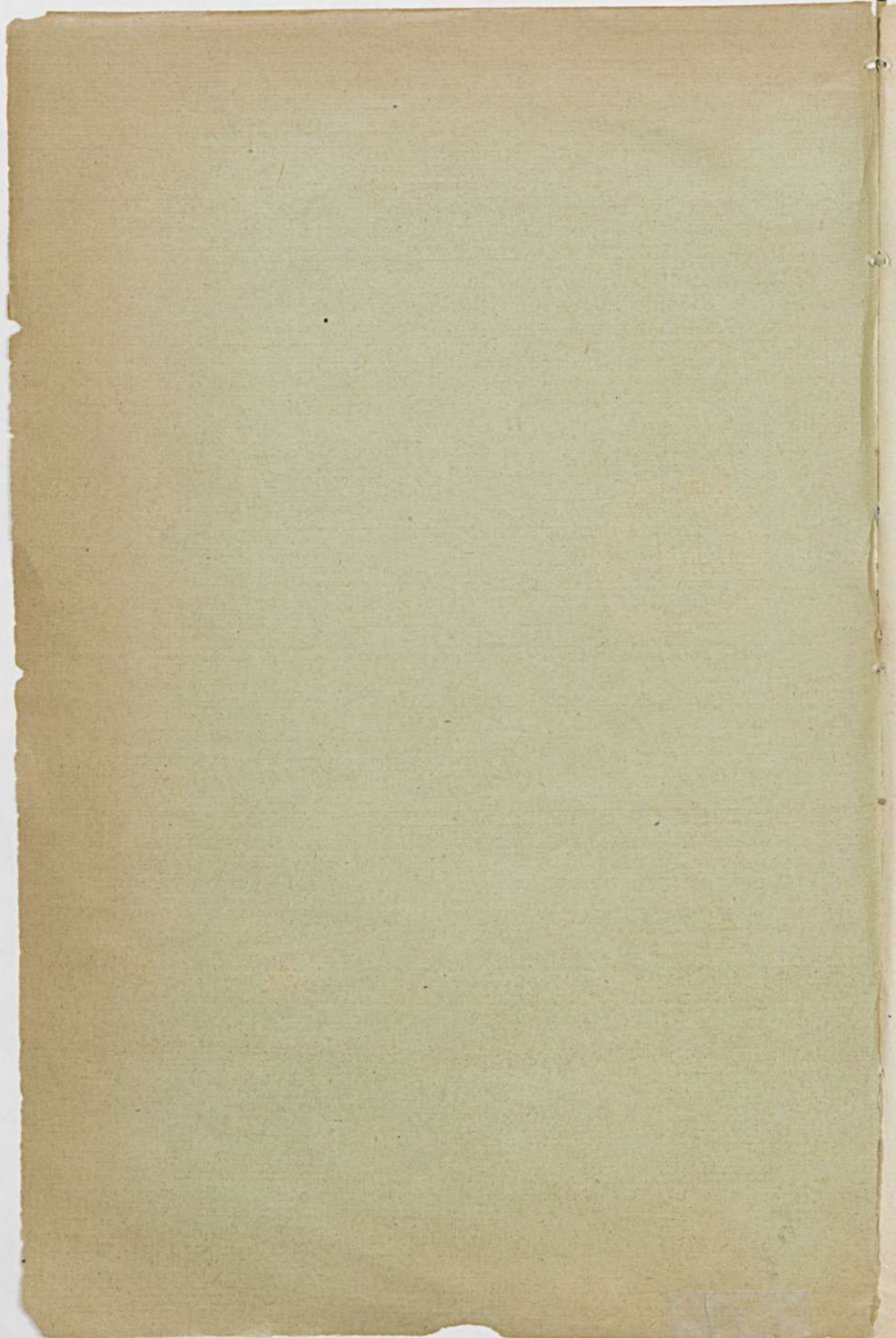


FOIX

TYPOGRAPHIE GADRAT AINÉ

Rue de la Bistour.

1898



Auguste TEULIÉ

DÉPÔT LÉGAL
Ariège

12
18 98

—*—
LA

POÉSIE MÉRIDIONALE



*Conférence faite à l'Hôtel-de-Ville de Saint-Girons,
le 29 Janvier 1898.*

Avec une Préface d'ANTONIN PERBOSC

SUR

« LE FÉLIBRIGE ET L'ÉCOLE »

—*—
FOIX

TYPOGRAPHIE GADRAT AINÉ

Rue de la Bistour.

—
1898

Pièce
8^e Ye
5467

1891

FOURTH ANNUAL REPORT

OF THE

COMMISSIONERS OF THE LAND OFFICE

IN RESPONSE TO A RESOLUTION PASSED BY THE HOUSE OF REPRESENTATIVES

1891

LE FÉLIBRIGE ET L'ÉCOLE

Mon cher ami,

Vous avez pensé avec raison que, pour faire œuvre de propagande félibréenne, le *livre*, le *journal* ne suffisent pas : vous avez vu dans les *conférences populaires* un nouveau moyen de s'adresser, plus directement, au peuple. Il est à souhaiter que votre exemple soit suivi.

On commence à voir enfin le mal résultant d'une organisation administrative et, en particulier, d'un système d'enseignement qui tendent, qu'on le veuille ou non, à arracher leurs meilleurs éléments de vitalité à la Province et au Campestre, — à faire des « déracinés ».

En ce qui concerne l'enseignement populaire, on a senti la nécessité de réagir contre l'absurdité d'une instruction et d'une éducation abstraites en ce sens qu'elles sont sans rapports avec le milieu naturel des élèves. Sans qu'il y paraisse, le programme félibréen est en train d'être appliqué en partie ; et si nous nous contentions de ce qu'on a appelé « le Félibrige moins la langue », nous pourrions distinguer nettement, dans la mêlée, des signes déjà décisifs de victoire.

*
* *

Tous les instituteurs du Midi, même les moins initiés au mouvement félibréen, savent le parti qu'on peut tirer des parlars locaux pour l'enseignement du français. Tous usent, plus ou moins, de ce procédé si naturel qui consiste à traduire une ex-

pression française en langue populaire et, inversement, une expression populaire en français.

Les dictionnaires classiques sont, de plus en plus, ornés d'illustrations nombreuses; mais, le plus souvent, il y a loin de ces images minuscules et imparfaites à la réalité des objets représentés. Ce qui vaudrait bien mieux pour nos écoliers, ce serait un petit *Dictionnaire français-occitanien*. Ce livre fait malheureusement encore défaut; mais ne peut-on y suppléer partiellement en faisant précéder toute *définition* de la *traduction du mot à définir*? Je ne m'étendrai pas ici sur les exercices qui sont le développement naturel de ce procédé d'enseignement; je dirai seulement, à titre d'indication, qu'on peut s'inspirer utilement des *Manuels de la conversation* qu'ont entre les mains tous ceux qui étudient une langue étrangère (1). Malgré les croisades anciennes et la centralisation contemporaine, on est bien obligé d'admettre que le français reste une langue *étrangère* pour les écoliers occitaniens; or, je ne m'attarderai pas à démontrer qu'on apprend surtout une langue, au début, par la comparaison de sa grammaire et de son vocabulaire avec ceux de la langue maternelle.

Mais est-ce là tout ce que l'école doit emprunter au Félibrige? Non: c'est l'*idée félibréenne* elle-même qui doit y pénétrer. Cette idée, quelle est-elle?

*
* *

On paraît croire trop généralement que le mot *félibre* est synonyme d'*écrivain*, de *poète méridional*. Plus exactement, le *félibre* est l'*homme d'Oc qui aime son terroir*, — sa langue, sa littérature, son histoire, ses traditions, son autonomie, en un mot, — et qui défend tout cela contre la centralisation. Comme au temps où la langue d'Oc rayonnait sur toute l'Europe méridionale, les félibres *qui écrivent* n'ont pas à chercher d'autre nom que celui qu'ont immortalisé leurs ancêtres: le beau

(1) Signalons aussi l'ouvrage d'un instituteur de Lot-et-Garonne: *Manuel élémentaire de Linguistique pour l'enseignement du français par les Idiomes locaux*, par P.-Emile Boudon (Agen, librairie A. Boucheron), et les ouvrages très connus du F. Savinien.

nom de *trobador* ou *trobair*, lequel a, notamment, le grand mérite d'imposer à l'écrivain qui veut en être digne la personnalité, l'originalité, puisqu'il signifie *trouveur*, autrement dit *créateur*.

Eh bien, le but du Félibrige n'est pas tant de susciter des *trobadors* que des *défenseurs du terroir*; le Félibrige n'est pas une *académie*, mais une libre association dans laquelle ont leur place tous les braves gens dignes du nom d'Occitaniens, tous ceux qui connaissent ce sentiment, germe de tout nationalisme : *l'amour de la petite patrie*. Combattu ou méconnu, l'amour de la petite patrie se manifeste si peu — et se cultive si peu — qu'il semble éteint; mais il dort, impérissable, au fond des cœurs : ceux en qui il s'est réveillé sont les *félibres*.

Puisque votre opuscule s'adresse plus particulièrement à des instituteurs, je profite des pages liminaires que vous me priez d'écrire ici, mon cher Teulié, pour dire à nos collègues : Par l'instruction et surtout par l'éducation, faites des *félibres*, — de bons Français, mais de bons Occitaniens !

Comment s'y prendre ? Voyons un peu.

*
* *

L'histoire, la géographie commencent au village, disent déjà les programmes. Complétons : tout enseignement, intellectuel ou moral, commence au village, plante d'abord de robustes racines dans le terroir.

Prenons quelques exemples.

Connaissez-vous un *chant scolaire* qui se soit *popularisé* dans notre Midi ? — Non, n'est-ce pas ? Vous êtes-vous demandé pourquoi ? Cela tient à plusieurs causes, sans doute; mais la principale, la voici : c'est que les chants scolaires qui existent ne sont pas l'adéquante interprétation de l'âme méridionale, — je dirai même, plus généralement et plus exactement, de l'âme populaire, car le peuple la reconnaît, son âme, non seulement dans un chant de *son terroir*, mais encore dans un chant populaire écloso bien loin de son pays. Voyez l'énorme succès qu'obtiennent en ce moment les *Chants populaires pour les Ecoles* de

Maurice Bouchor ! Il y a là des airs bretons, alsaciens, flamands, pyrénéens, provençaux ; ce sont des chants simples, naïfs, parfois d'un incomparable entrain, parfois d'une mélancolie étrangement pénétrante, toujours d'une franche allure rustique. Les paroles sont belles, oui ; mais leur plus grand mérite vient du rare génie d'assimilation qui a permis à l'auteur de s'identifier si profondément avec la pensée des poètes et des musiciens inconnus qui composèrent, sur le sillon, la mer ou la lande, ces œuvres si intensément vivantes, vibrantes et touchantes, fleuries de l'âme populaire. Il est certain que des *chants scolaires* écrits par de bons *trobadors* d'Occitanie complèteraient heureusement l'œuvre de Maurice Bouchor (1), mais n'avons-nous pas déjà, en attendant, certains chants populaires d'Oc qui peuvent, à peu près tels que la tradition nous les a transmis, être chantés par les écoliers ? Cherchez les autour de vous

Ces vieux airs du pays au doux rythme obsesseur
.....
Dans lesquels restent pris des sons de voix aimées.(2)

Et ces *proverbes*, ces *contes*, ces *légendes*, ces *devinettes* que les enfants ont cueillis sur les lèvres des grand'mères, n'y a-t-il aucun parti à en tirer ? Demandez aux écoliers de les écrire : ils y prendront plaisir, et vous y trouverez matière à des leçons utiles : maximes, morales, préceptes et dictons sur tous les sujets, à expliquer, parfois à rectifier.

Je ne parle pas de leur traduction, exercice des plus profitables. — On se plaint généralement de la faiblesse des élèves en composition française : ils ne savent pas écrire, ils ne savent pas parler, ils ne savent pas lire avec expression... Et cependant, écoutez-les raconter, en leur langue maternelle, un conte ou un de ces mille faits-divers qui forment le fond de leurs conversations : ils s'expriment avec abondance et précision, et leur parole est vivifiée par la variété de l'élocution et du geste. Comment se fait-il que ces qualités disparaissent dès qu'ils sont

(1) Il ne serait pas impossible de faire, dès maintenant, un *Recueil de chants populaires* en glanant dans les œuvres des principaux *trobadors* occitaniens ; mais il faut reconnaître que presque aucun de ceux qui pourraient y figurer n'a été écrit spécialement pour les enfants.

(2) Edmond Rostand, *Cyrano de Bergerac*.

assis sur les bancs de l'école ? C'est que, *sans transition*, ils sont en quelque sorte *dépaysés* ; c'est qu'ils ne sont plus *chez eux*. Hors du terroir, hors de la langue maternelle, hors de la vie, comment se pourrait manifester tout ce qui était si vivant en eux ? Ne voit-on pas quelle est la *transition* nécessaire, indispensable ? Ce récit que vous avez surpris sur les lèvres du petit écolier, faites-le lui répéter en son parler maternel ; qu'un plus grand l'écrive en le traduisant à mesure en français, et qu'on le lise après cette traduction : voilà à la fois une leçon d'élocution, de grammaire et de composition dont personne, je suppose, ne peut méconnaître l'intérêt.

Il faut qu'à l'école les écoliers se sentent *chez eux*. Examinez les murs de l'école : y voyez-vous quelque chose qui évoque l'idée du terroir. Des cartes géographiques de toutes les parties du monde, des tableaux synoptiques, des illustrations diverses : vêtement plus ou moins complet, mais taillé sur le même modèle, du nord au midi et de l'est à l'ouest, de notre école populaire. Que diriez-vous d'une ornementation murale comprenant, en plus, ce qui suit : des *cartes* de la *commune*, du *canton*, du *département*, de la *province* (ceci, il est vrai, existe quelquefois) ; une série de *portraits des illustrations locales et régionales* ; des *vues des villes de la province*. Si dans chaque école, en un mot, on créait un petit *Musée* et un petit *Panthéon du terroir*, ne pensez-vous pas que les écoliers s'y sentiraient enfin *chez eux*, et que l'enseignement serait plus vivant dans cette cité vivante ? (1).

Enfin, ne pourrait-on faire aussi, par le moyen des élèves eux-mêmes, une petite *Bibliothèque du terroir* ? On y verrait les *Catalogues bilingues* de la *Faune* et de la *Flore* locales, — des *noms de lieux*, avec leur étymologie probable, — des *outils de travail* employés dans les diverses industries, — des *meubles*, etc. Ajoutez des *monographies locales* de toute sorte, des *recueils de proverbes* et de *contes populaires*, le *Journal des événements locaux importants*, une *anthologie des écrivains du terroir* et des *pages choisies relatives au terroir*... que sais-je encore ?

(1) Une belle idée à signaler encore : honorer la mémoire des célébrités du terroir en donnant leur nom aux écoles. Je connais deux exemples, et je les cite : il y a l'*Ecole Fermat* à Beaumont-de-Lomagne et l'*Ecole Navarrot* à Lucq-d'Oloron.

*
* *

Enseigner aux enfants l'amour et le respect de toutes ces choses du terroir en lesquelles, je le répète, s'exprime l'âme de la petite patrie, c'est faire *œuvre félibréenne*, — et *œuvre nationaliste*, car, ainsi que de la vigueur de chacun de ses chênes est faite la vigueur de la forêt, de la vitalité des terroirs est faite la grandeur de la Patrie.

Un des plus illustres précurseurs des félibres, le Gascon Pierre de Garros, a résumé avec noblesse et concision, il y a plus de trois cents ans, le programme qui est aujourd'hui le nôtre : il faut lutter, dit-il,

*Per l'hono deu pays sostengue
E per sa dignitat mantengue.*

C'est ce que vous avez dit à vos auditeurs, mon cher ami, en votre conférence simple et élevée, intéressante, documentée, sincèrement émue, animée du souffle de l'amour patrial. Je souhaite que le grain que vous avez jeté germe, et que, comme vous, de vaillants semeurs préparent sur tout le pays d'Oc la bonne moisson.

ANTONIN PERBOSC.

Juin 1898.



LA POÉSIE MÉRIDIONALE

Mesdames, Messieurs,

Je voudrais essayer, dans cet entretien, de vous intéresser à la cause d'une victime d'un préjugé social. Et je compte d'autant plus facilement y réussir, que celui dont j'ai à vous parler est une de vos connaissances, un de vos compatriotes, je pourrais presque dire un parent. Il habite, en effet, votre localité et s'assied même à votre foyer. Il est vrai que quelques-uns d'entre vous l'en ont chassé ; d'autres l'y traitent avec un tel mépris qu'il s'en ira bien tout seul.

Ce compatriote, que vous aimez certainement au fond, mais que vous reniez pour sacrifier à la mode, ou dont, tout au moins, vous ne prononcez le nom qu'avec dédain, peut-être l'avez-vous déjà deviné, c'est le *patois* : cette langue « patoise » qui a été pour nous la langue du berceau, la langue du foyer, et que certains méprisent aujourd'hui, parce que c'est la langue du vulgaire qu'il est de bon ton de ne pas parler ; parce qu'ils ne connaissent de cette langue, ni les origines, ni l'histoire, et que, vivant avec elle, ils ne savent pas apprécier son génie et goûter le charme de sa poésie.

I

Le « patois », c'est le *gascon* pour vous, gens de Saint-Girons ; c'est aussi le gascon pour les habitants de Saint-Gaudens, de Tarbes, d'Auch, en un mot, pour presque tout le pays situé sur la rive gauche de la Garonne. Le patois, c'est le *languedocien* pour les habitants de Foix, de Toulouse, de Montauban, d'Agen, de Carcassonne, d'Albi, de Rodez ; le patois, c'est encore le *provençal* pour les habi-

tants de Marseille, d'Avignon et de toute la basse vallée du Rhône. Enfin, et pour ne parler que du Midi de la France, le patois, c'est le *limousin* pour les habitants de Limoges et des pays voisins.

Gascon, Languedocien, Provençal, Limousin, sont quatre manières légèrement différentes de parler une langue, ou, comme disent les savants, quatre formes littéraires, quatre *dialectes* d'une même langue qu'on appelait jadis, et qu'on appelle encore aujourd'hui, la *langue d'Oc*.

Il y a un millier d'années, cette langue d'Oc, issue en grande partie du latin, — car vous n'ignorez pas que les Romains ont été les maîtres de notre pays pendant environ cinq cents ans, — était la langue du Midi de la France, où elle était seule usitée. Malgré les diverses formes de langage que je viens d'énumérer, on peut admettre que la langue méridionale était *une* : en effet, non-seulement Provençaux, Limousins, Gascons et Languedociens se comprenaient entre eux fort aisément, mais ils se considéraient et se sont toujours considérés, en raison même de cette parenté étroite de langages, comme des fils d'une grande et même famille, d'une même race, d'une même patrie.

Cette unité — factice ou réelle — permit à la langue d'Oc de se perfectionner en peu de temps et de devenir, de bonne heure, une langue littéraire qui eut des écrivains et des poètes remarquables, les Troubadours.

Pendant que chez nous on parlait la langue *d'Oc*, au nord, on parlait la langue *d'oïl*. (Ces mots *oc* et *oïl* viennent de ce que le mot actuel *oui* se prononçait *oïl* dans le Nord et *oc* dans le Midi ; de là les noms de langue *d'oc* et langue *d'oïl*). La langue *d'oïl*, elle aussi, avait plusieurs dialectes ; l'un d'eux, le dialecte *picard*, se parlait à Paris et dans les environs. Lorsque les ducs de France, devenus les rois capétiens, étendirent progressivement leurs conquêtes, ils étendirent en même temps le domaine de leur dialecte, devenu dialecte officiel. C'est ainsi que par suite des événements politiques, le langage primitif de la Picardie est devenu la langue française, cette langue qui, perfectionnée et pour ainsi dire créée par le talent et le génie de nos écrivains, est aujourd'hui la plus belle langue du monde.

Il y a près de sept cents ans, à la suite d'une guerre épouvantable et inique du Nord contre le Midi, guerre connue sous le nom de Croisade des Albigeois — dont je vous dirai un mot dans quelques instants, — notre pays fut soumis et réuni au domaine de la monarchie. Nos vainqueurs, les hommes du Nord, importèrent chez nous leur langue et leurs mœurs. Cependant la langue d'Oc se maintint encore dans le Midi comme langue écrite pendant environ trois cents ans : les conseils municipaux, les notaires, etc., continuèrent donc de

rédiger en langue d'oc, ou langue romane, soit leurs délibérations, soit leurs actes. Mais un édit de François I^{er}, en 1539, en défendit l'usage dans les actes publics. A partir de ce moment, la langue méridionale n'étant plus écrite et ayant perdu la faveur officielle, devint peu à peu ce qu'elle est aujourd'hui : un patois, c'est-à-dire une langue non cultivée et parlée seulement par les gens du peuple.

Ah ! ce pauvre patois, que d'humiliations et d'attaques il a subies depuis ! Que de tracasseries ridicules il a rencontrées sur son chemin ! Méprisé par sa sœur cadette la langue française, plus favorisée du sort ; abandonné par ceux mêmes qui auraient dû le maintenir, il a eu surtout à éprouver les assauts les plus violents des pouvoirs publics, qui ont toujours cru voir en lui un ennemi des plus dangereux pour l'unité de la nation. L'horreur même qu'il a inspirée à nos gouvernements est telle, qu'il y a quinze ou seize ans, un ministre de l'Instruction publique chassa impitoyablement le patois de l'école primaire... où il n'avait jamais mis le pied.

Mais le patois a la vie dure, très dure ; il ne veut pas mourir, surtout par persuasion. Et toutes les persécutions dont il a été l'objet n'ont fait qu'affirmer sa vitalité et montrer combien sont profondes ses racines dans l'âme du peuple. Aujourd'hui, de guerre lasse, on le laisse tranquille. Je dirai plus : depuis quelques années, il se manifeste à son endroit un grand courant de sympathie. On a compris, enfin, que cette guerre qu'on faisait au patois, au nom d'un soi-disant patriotisme, est une guerre non seulement absurde et ridicule, mais contraire même aux intérêts de ce patriotisme qu'on prétendait servir.

La langue, en effet, renferme à elle seule l'esprit, le génie d'une race. De sorte que vouloir détruire la langue — cette langue fût-elle dégénérée en patois — c'est chercher à détruire ce qui fait l'originalité d'une province, ce qui caractérise peut-être le mieux cette petite patrie à laquelle nous sommes attachés par les liens du sang, des intérêts, de l'histoire et des traditions ; c'est affaiblir ainsi en nous l'amour de la patrie locale, sans lequel le culte de la grande patrie n'est qu'un mot, qu'une pure abstraction.

Mais ce qui a le plus contribué à amener à la langue d'Oc les sympathies des pouvoirs publics et des milieux les plus hostiles, c'est sa magnifique *Renaissance* littéraire qui, depuis près d'un demi siècle, va s'affirmant tous les jours par de nouveaux chefs-d'œuvre. Cette Renaissance est due à une association de poètes et d'artistes méridionaux : les *Félibres*.



Il y a un peu plus de quarante ans, ou pour parler plus exactement, le 21 mai 1854, sept poètes, sept chanteurs provençaux dont les noms sont aujourd'hui célèbres (1), se réunissaient au château de Fonségugne, dans le pays d'Avignon, et fondaient cette société des Félibres qui se donnait pour mission de relever la langue d'oc, tombée à l'état de patois, et de répandre le goût de sa littérature. Dans de beaux vers et de jolis contes, elle annonçait la bonne nouvelle et fixait une langue affaiblie mais non éteinte.

Et des Alpes aux Pyrénées et au golfe de Gascogne, le peuple, gardien fidèle du vieux parler de ses pères, tressaillit aux accents inspirés de ces poètes, nouveaux troubadours, qui faisaient revivre si magnifiquement le verbe des aïeux. C'est dans un recueillement quasi religieux que le Midi écouta la voix de ces chanteurs, fils du peuple, qui étaient en même temps des apôtres ; et, comme le dit le poète,

*Et la mer aux flots bleus, la mer harmonieuse,
— Sur le rivage d'or où, depuis cinq cents ans,
L'âme de la Provence était silencieuse, —
Se tut pour écouter un chœur de paysans.*

Car c'étaient bien des paysans, ces poètes, et leur chef, Mistral, dont la gloire est aujourd'hui universelle et qui personnifie à lui seul les aspirations et le génie de notre race, Mistral, est resté paysan.

A côté de ces Félibres — vieux mot provençal qui signifie *disciple, lettré*, — vinrent se grouper d'autres poètes de la langue méridionale, et le mouvement de renaissance de cette langue se manifestait par des œuvres poétiques si nombreuses et si belles qu'il prenait bientôt toute l'importance d'une véritable littérature.

Cependant, il faut bien le remarquer, les Félibres n'ont pas fait une œuvre de création ; ils n'ont fait que restaurer et rajeunir la vieille langue des Troubadours, en donnant à sa poésie une sincérité qu'elle n'avait jamais connue.

Mais le génie de la langue d'Oc ne réside pas exclusivement dans les œuvres des Troubadours et des Félibres ; nous le trouvons surtout dans la *Poésie populaire*, cette poésie anonyme à laquelle chaque

(1) Mistral, Roumanille, etc.

génération a travaillé et qui, sous forme de chansons, contes et légendes, proverbes, etc., s'est transmise jusqu'à nous et nous fait vivre la vie des aïeux, dont elle est l'émanation la plus directe de l'esprit, du caractère et des mœurs.

II

La poésie, Mesdames et Messieurs, la poésie native, l'homme des champs, la porte inconsciemment en lui. Elle se révèle surtout dans son langage. Comme le dit André Theuriet : « l'homme qui vit près de la terre ressemble aux plantes qui gardent mieux, dans la vie sauvage, leurs formes et leurs caractères primordiaux ». L'homme primitif, le montagnard surtout, placé en face de la nature et de l'infini, est saisi, étonné, subjugué. Il admire et il adore ; il aime et il chante : il est poète !

Chez tous les peuples, les premières manifestations de la poésie sont dans le culte de la divinité. Chez nous, le montagnard est religieux ; ses croyances ne sont peut être pas très pures, car il s'y mêle un peu de légende et de superstition, mais sa foi n'en est que plus robuste, et, c'est le cas de le dire, sa foi est robuste comme les montagnes qu'il habite.

Cette foi de nos pères, nous la trouvons intimement mêlée à la poésie dans les *Noëls*, ces chants populaires empreints d'un sentiment religieux si naïf et si touchant. Un de nos compatriotes, fervent méridional, doublé d'un érudit, M. Lafont de Sentenac, a publié, il y a quelques années, un recueil fort apprécié des noëls qui se chantent dans l'Ariège : pays de Foix et Couserans. On remarque dans la plupart de ces compositions poétiques le pittoresque de l'expression allié à je ne sais quelle saveur de naïveté primitive que le français serait bien impuissant à traduire. Parfois ces noëls renferment des images très belles qui atteignent au lyrisme : tel ce vers de l'un d'eux :

« *Le cel s'es abaichat per releba la terro.* »

*
*
*

Nos pères n'étaient pas seulement religieux, ils étaient aussi philosophes, mais d'une philosophie sans prétentions : la philosophie du

gros bon sens. Nous la retrouvons, cette simple et aimable philosophie, alliée à l'esprit caustique et observateur du gascon, dans les *Proverbes*, ces sentences populaires que l'on a appelées la « sagesse des nations ». C'est encore là que la Muse méridionale a su conserver son verbe dans toute sa pureté et son originalité. Car, on l'a dit, les proverbes sont autant de médailles qui gardent l'empreinte reçue au moment de la frappe et dont la circulation peut affaiblir le relief sans altérer la qualité du métal. Leur forme rimée contribue, d'ailleurs, à les conserver intacts de tout changement dans la tournure et dans les mots primitifs.

Voulez-vous avoir une idée de la forme animée, saisissante de nos proverbes, cachant souvent un sens profond?... Tenez, dites-moi s'il est possible de trouver une image plus colorée que celle de ce proverbe sur la prédiction du temps :

« *Quand la pico met soun capel,
Pastourel, pren toun mantel* »

ou encore :

*Arquet de la brespado,
Bouyè, tourno-t-en à la laurado ;
Arquet del maïti,
Bouyè, fai le lèit e tournos-y.*

Nous sommes en juin : dans la nuit un orage a éclaté ; ce matin la terre est humide et le cultivateur se demande avec anxiété s'il pourra bientôt reprendre ses travaux agricoles ; de son côté, le voyageur craint peut-être de s'aventurer sur une route boueuse. Voici le proverbe qui va calmer leur inquiétude.

« *Al tens del coucut,
Le maïti mol, la nèit eichut.* »

Parfois le proverbe attaque les travers de notre pauvre humanité ; il devient alors satirique, mais reste moralisateur. Tenez, peut-on plus finement que dans ce proverbe, railler la sotte vanité de quelques-uns, tout en donnant aux autres un sage conseil ?

« *Per gens de noublesso,
Bal mès trauc que pesso ;
Mais per gens de pauc,
Bal mès pesso que trauc.* »

Le paysan, vous le savez, est la prudence même ; il n'accorde sa confiance qu'à bon escient. Voici un proverbe où, sous une forme concise et pittoresque, perce cette méfiance naturelle :

« *Medecis jouesis,
Cementiris boussudis.* »

Et encore sur les médecins en général :

« *Le milhoun médeci
Qu'es le toupi.* »

Les proverbes répondent aux diverses situations de la vie. En voici quelques-uns sur le mariage.

Jeunes garçons et jeunes filles sont d'abord mis en garde par le suivant :

« *Qui legn se ba marida,
Ou es troumpat ou bol troumpa.* »

La jeune fille, impatiente de trouver un mari, veut-elle se montrer trop souvent au dehors pour faire remarquer sa bonne grâce, croyant ainsi attirer les galants?... le proverbe lui dit sagement :

« *Filho que se ten amagado,
Que sera lèu recercado.* »

Et encore :

« *Se t' bos pla marida,
Pel carriè que nou t'cal passa.* »

A son tour, le jeune homme peut se trouver indécis dans le choix d'une jeune épouse. Va-t-il prendre cette jovencelle rieuse, folâtre, dont la bonne humeur apparente cache peut-être un caractère détestable, et va-t-il laisser la jeune fille sérieuse et peu portée aux amusements. Voici le proverbe qui va le tirer d'embarras :

« *De filho, de pero et d'amouro,
Causis-te toutjoun la que plouro.* »

Les proverbes patois sont généralement communs à toutes nos vallées et il est assez difficile d'en déterminer exactement le lieu originel. En voici un cependant qui a toutes les peines du monde à cacher son bouquet de terroir :

« *Cousinèro
Ma gauchèro
N'es pas bouno milhassière.* »

Ai-je besoin de vous dire que ce proverbe nous vient en droite ligne de ce pays où fleurit — non pas l'oranger — mais la *mâchade*, le *milhas* : de Massat.

J'en passe, et des meilleurs. Mais vous le voyez, la morale du proverbe, badine dans sa forme, est judicieuse au fond. Si parfois elle rit, c'est aux dépens de la sottise humaine; si elle critique ou donne un conseil, elle le fait si spirituellement qu'on aurait mauvaise grâce à se fâcher.

Il ne faut pas s'étonner si, par ce temps de « collectionnisme » à outrance, les philologues (1) et les curieux recueillent pieusement ces sentences populaires que les savants admirent et où tout le monde trouve délassément et profit.



Si l'esprit et les qualités d'observation propres à notre race se reflètent fidèlement dans les Proverbes, c'est dans les *Chants populaires* qu'on retrouve, sous les formes les plus diverses, cette poésie naïve, fraîche, gracieuse, primesautière, dans laquelle nos pères traduisaient leurs impressions et manifestaient leurs sentiments.

Les chansons populaires embrassent les divers âges de la vie humaine.

Qui ne se sent ému au souvenir des « bressadouros », ces chants du berceau d'une mélodie si douce dans leur monotonie, « dont la mère a composé les phrases sans rime ni raison, mais avec des mots vivants et colorés propres à agir sur la fraîche imagination de l'enfant et à le faire glisser doucement du rêve au plus profond sommeil. » (A. Theuriot).

Mais l'enfant grandit et les *rondes* succèdent aux *bressadouros*.

Puis vient l'âge où la lèvre du jeune homme s'estompe d'un noir duvet, où le cœur de la jeune fille s'ouvre à la vie. L'un et l'autre commencent à éprouver alors les premières impressions de ce sentiment qui a inspiré tous les poètes et éternel comme le monde : l'amour.

Ici, les chansons patoises varient à l'infini, mais les plus sentimentales sont celles connues sous le nom de *pastourèlos* ou dialogues de bergers et de bergères.

Permettez-moi de vous citer une de ces chansons qui a bercé ma jeunesse et dont je ne puis évoquer le souvenir sans me reporter avec attendrissement à mes premières années, hélas ! si éloignées déjà.

« *Uno maitinado fresco,*
Me lebèri per cassa.

Trobi la bèlo endourmido,
Nou la gausi desperta.

(1) A signaler dans l'Ariège : MM. Arthur Caussou, de Lavelanet ; Paul Dunac, de Tarascon ; l'abbé Castet, de Lorp ; Ruffié, de Massat, auteurs d'intéressants *recueils de proverbes languedociens* ou gascons.

*Un bouquet de rosos frescos
Sus soun se m'en bau pausa.*

*De ta fresquetos que n'èron
La n'an feito desperta.*

*— Que fasets aci, la bèlo ?
Un poutou me boulets da ?*

*— Anen-nou'n detra la mato,
Que digus nou nous beyra,*

*Se qu'es auselous que bolon,
Que nou saben cap parla. »*

Voilà toute une idylle en quatorze vers. Et rien n'y manque. Avec la concision et le naturel propres à la plupart des poésies populaires, on y trouve la grâce naïve, le sentiment, le coloris, la fraîcheur.

Parmi les chansons populaires les plus connues, il convient de citer la romance célèbre désignée sous le nom de « Cansou de Gaston-Phœbus » qui se chante encore dans toutes nos Pyrénées, de Perpignan à Bayonne, et qui débute par ce cri d'un lyrisme si ardent et si élevé :

*« Aquelos mountagnos
Que ta nautos soun,
M'empatchon de bese
Mas amours oun soun.*

Cette chanson est attribuée à Gaston-Phœbus, comte de Foix, qui vivait il y a cinq cents ans. Il la composa, dit-on, à l'adresse d'une princesse d'Aragon dont il était amoureux.

J'aurais encore à parler de ces chansons si touchantes par leur mélancolie et leur grâce rustique qui se chantent dans la vallée de Massat et dans d'autres vallées du Couserans. Que n'aurais-je pas encore à dire des chansons satiriques où l'esprit alerte et railleur du gascon se donne libre cours (1) ? Mais je dois me borner et quitter bien à regret ce domaine si intéressant de la poésie populaire pour vous entretenir des poètes qui ont immortalisé la *Langue d'Oc*.

(1) Voir les *Chansons du pays de Massat*, par M. Ruffié ; *Soubenis del País*, par Paul Dunac ; *Chants populaires de la Gascogne*, par Bladé ; *Littérature populaire de la Gascogne*, par Cénac-Moncaut ; *Chants du Lauragais*, par Paul Fagot, le savant folkloriste, etc. et l'*Almanac patouès de l'Arriège*.



III

Les premiers poètes du Midi sont les *Troubadours*, qui vivaient au moyen âge et qui, poètes-musiciens parcourant les châteaux, chantaient l'amour, la guerre et la patrie méridionale.

Souvent le troubadour était noble et joignait au talent du poète la valeur du guerrier; des rois eux-mêmes (Richard-Cœur de Lion, Alphonse d'Aragon) se faisaient gloire de savoir rimer une chanson; parfois aussi le troubadour était de naissance obscure et son art le rendait alors l'égal des plus grands seigneurs.

On ne compte pas moins de 350 troubadours, ce qui a fait dire à Mistral que « de même qu'au printemps chaque buisson cache un nid de rossignol, de même, au moyen âge, chaque château féodal du Midi cachait un nid de poésie, un nid de troubadours. »

Avec eux la poésie languedocienne nous apparaît belle de jeunesse, de grâce, de naïveté et d'exaltation chevaleresque.

Les Troubadours ont chanté l'amour, mais ils n'ont pas chanté l'amour vrai, l'amour éternel comme le comprennent et le chantent les poètes d'aujourd'hui. Ils n'ont vu que la forme extérieure de l'amour : la galanterie; ils sont rarement arrivés jusqu'à l'âme. On peut dire que leur poésie est une poésie plutôt de tête que de cœur.

Mais ils sont superbes quand ils chantent la guerre. Voici comment l'un d'eux, Guilhem de Sant-Gregori, s'exprime à ce sujet :

Eloge de la guerre. — « Le joyeux printemps, qui fait éclore feuilles
« et fleurs, me plaît beaucoup, ainsi que les jeux des oiseaux qui font
« retentir les bois de leurs chants. Mais ce qui me plaît davantage, c'est
« de voir par les prairies tentes et pavillons plantés, et cavaliers armés
« en bataille dans les campagnes.

« Je ne me sens pas de joie lorsque à l'approche des combattants, je
« vois les peuples s'enfuir et emporter tous leurs biens, et une foule
« d'hommes d'armes courir après. Je me plais à voir châteaux assiégés,
« barrières rompues et enfoncées, soldats autour d'une enceinte de
« murs et de fossés garnis de palissades.

« J'aime à voir le chef armé sur son cheval, et le premier à l'assaut,
« enhardir ses gens et entreprendre de nobles prouesses. Quand les
« escadrons sont mêlés, chacun doit le suivre de bonne grâce. Nul alors
« n'est considéré qu'autant qu'il a reçu et donné grand nombre de
« coups.

« Le choc commence. Je vois percer et briser massues, épées, casques
« et boucliers de différentes couleurs. Je vois charger ensemble maints
« braves vassaux. Les morts et les blessés laissent aller leurs fougueux
« coursiers. Et, au milieu de la mêlée, que tout homme noble ne songe
« qu'à hacher têtes et bras, car il vaut mieux être mort que vaincu.

« Je n'ai pas tant de plaisir à manger, boire et dormir, que lorsque
« j'entends combattants crier, chevaux hennir, et tous disant : A l'aide !
« à l'aide !... lorsque je vois les piétons tombant dans les fossés, les
« cavaliers abattus dans les prairies, et les morts qui ont les flancs
« percés de lances avec leurs banderoles.

« *Envoi.* — Barons mettez en gage châteaux, villages et villes, plutôt
« que de ne pas faire la guerre ! »

On trouve de pareils accents dans Bertrand de Born, mais la pièce que je viens de vous citer est peut-être la seule où le los de la guerre soit le sujet traité spécialement, on peut la considérer comme un des types les plus remarquables de la littérature des troubadours.

Voici encore un extrait intéressant sur les troubadours et sur les jongleurs qui interprétaient leurs chants.

« Les bons jongleurs, nous dit *Giraud Riquier*, ont droit de se
« plaindre de voir leur nom prodigué à des ignorants qui s'en iront par
« les rues jouant d'un instrument bien ou mal ; ou qui chanteront gros-
« sièrement dans les places, au milieu de la plus vile canaille, mendiant
« leur pain sans pudeur ; ou qui, n'osant se montrer dans aucune noble
« cour, iront dans les tavernes pour y gagner quelque argent. Con-
« vient-il de nommer jongleurs des gens dont l'unique métier est de faire
« des tours, de faire jouer des singes et autres bêtes ? La jonglerie a été
« instituée par des hommes d'esprit et de savoir, pour mettre les bons
« dans le chemin de la joie et de l'honneur, moyennant le plaisir que fait
« un instrument touché par des mains habiles. Aussi les nobles hom-
« mes voulurent-ils avoir d'abord de ces jongleurs, comme les plus
« grand seigneurs en ont encore.

« Ensuite vinrent les troubadours, pour chanter les histoires des
« temps passés, et pour exciter le courage des braves en célébrant la
« bravoure des anciens.

« Telle fut la jonglerie dans son origine. Il ne faut pas que ceux qui
« ont la science de *trouver*, de bien composer des vers, des chansons et
« d'autres poésies également ingénieuses et utiles, soient confondus
« avec les ménestriers et autres de même trempe. Car vous savez combien
« ils sont au-dessus des farceurs, des simples joueurs d'instrument.
« Ceux-ci, tout au plus, donnent un plaisir frivole aux yeux et aux
« oreilles. Mais les savants troubadours laissent dans les esprits une

« impression forte et durable de tout ce qu'ils disent de bien ; ils
« portent les auditeurs à y conformer leur conduite ; même après leur
« mort, le souvenir de leurs belles maximes reste et opère les fruits de
« l'instruction..... »

Les troubadours chantent aussi la patrie méridionale, et là encore ils ont su trouver des accents vrais et de sentiment profond. Ainsi l'un d'eux, Arnaud de Marveil, qui, simple fils de paysan, a osé chanter la beauté d'Adélaïde, comtesse de Toulouse, et est parti à la Croisade pour se guérir de son fol amour, dira à Guy de Lusignan qui lui offre un gouvernement en Palestine :

« Ah ! prince, je n'aspire qu'à l'heure bénie où je pourrai revoir ma patrie. Je ne retrouve ici ni la chanson bruyante des cascades des Pyrénées, ni le doux murmure des ruisseaux de nos vallons, ni le gazouillement harmonieux des oiseaux de nos forêts, ni le délicat parfum des fleurs de nos prairies. Je veux revenir dans mon pays, prince, car la plus belle province d'Asie ne vaut pas le plus petit jardin du Languedoc. »



Le règne de Philippe-Auguste marque le complet épanouissement de la brillante poésie des Troubadours ; ce règne marque aussi sa décadence rapide. Cette dégénérescence de la poésie d'Oc correspond à un événement historique si important pour notre pays que je ne puis le passer entièrement sous silence : je veux parler de la Croisade des Albigeois.

Cette Croisade, dans laquelle un pape de 35 ans, Innocent III, arma la France du Nord contre la France du Midi, eut la religion pour prétexte. En réalité, le Nord, pauvre, à demi barbare et gémissant sous l'oppression féodale, était jaloux du Midi, riche et florissant, dont les villes prospères s'administraient à peu près comme des républiques. La rivalité des deux peuples frères n'attendait qu'une occasion pour éclater en lutte sanglante. La Croisade la lui fournit.

A la tête d'une armée de cent mille hommes, le chef des croisés, Simon de Montfort, chevalier brave, mais fourbe, cruel et fanatique, se rue sur notre pays qu'il dévaste, mettant villes et villages à feu et à sang, massacrant le peuple jusque dans les églises et commettant toutes sortes d'atrocités. Les seigneurs du Midi, commandés par le comte de Toulouse et par Raymond-Roger, comte de Foix, apportent dans la lutte plus d'héroïsme que d'ensemble et sont vaincus à

Muret en 1213. Trente ans plus tard, les fils des Albigeois, qui ont voulu venger leurs pères, sont pris par l'armée royale et brûlés vifs au château de Montségur, dans l'Ariège. Montségur, comme l'a dit Napoléon Peyrat, notre historien ariégeois, Montségur est le tombeau d'une langue, d'une religion, d'une civilisation, d'un peuple !

Tombeau d'une langue, en effet, car à partir de la Croisade, les Troubadours ont perdu leur voix. Que voulez-vous ? au froid contact du nord le ciel poétique du Midi s'est obscurci ; la lyre ne saurait, non plus, s'accommoder de la servitude, car, si pour chanter il faut au rossignol l'étoile mystique de l'amour, il faut au poète le radieux soleil de la liberté.



Le Midi, vaincu, humilié, voit sa langue décliner peu à peu et sa civilisation retardée de trois siècles. Il y aura cependant quelques vellétés de réveil.

C'est ainsi que, cent ans plus tard, sept troubadours toulousains, soucieux de conserver l'idiome méridional, fondent dans la capitale du Languedoc le *Collège du Gai Sçavoir* qui deviendra dans la suite la célèbre *Académie des Jeux floraux*. Une dame de la ville, renommée pour son esprit et sa beauté, Clémence Isaure, protège la jeune Société et lui fait une donation importante qui permet d'organiser un concours poétique annuel où le premier vainqueur reçoit une *Violette d'or*. D'autres fleurs viennent se joindre plus tard à la première : de là le nom d'Académie des Jeux floraux donné à cette société. A partir de Louis XIV l'Académie ne couronna plus que des poésies françaises.

On peut rapporter à cette époque les *Cours d'amour*, sortes de réunions en plein air présidées par des dames dites dames de beauté, et où les poètes devisaient de questions galantes et chevaleresques. La dame de beauté était l'arbitre et les troubadours se soumettaient à ses décisions. Parmi les dames de beauté les plus en renom, il convient de citer Elonore de Guyenne, Clémence Isaure et la célèbre Laure de Noves que Pétrarque chanta et qu'il aima d'un amour si fidèle et si pur.

Les Cours d'amour peuvent encore être considérées comme la tentative la plus hardie qui ait été faite pour l'émancipation de la femme.

* *

Je voudrais franchir sans transition le laps de temps qui s'écoule depuis la période des Troubadours et du moyen âge jusqu'à la période contemporaine des Félibres, mais deux poètes m'arrêtent. Saluons-les en passant, car ils ont porté bien haut le bon renom de notre langue populaire. Ces deux poètes sont *Goudelin* et *Jasmin*.

Goudelin, que le peuple nomma *Goudouli*, naquit à Toulouse à la fin du seizième siècle. Il prit le grade d'avocat dans sa ville natale, mais n'en exerça jamais la profession. C'était un lettré nourri de la lecture des auteurs grecs et latins. Goudouli a écrit en langage populaire toulousain des odes, sonnets, chansons, épigrammes, prologues en prose, etc, réunis en un volume intitulé le *Ramelet moundi*. Ce poète avait une parfaite connaissance de l'idiome méridional et maniait le vers avec beaucoup de grâce et infiniment d'esprit.

Le nom de Goudouli est resté très populaire à Toulouse et dans le Midi et un de nos compatriotes a pu dire avec raison au joyeux poète toulousain :

*Tant que sa lengo durara,
Le paure pople t'aimara,
Tu qu'en sou'n journaliè martyre
As l'estec de le faire rire,
Quand tant d'autres le fan ploura.*

* *

Deux cents ans plus tard, le 6 mars 1798, venait au monde à Agen, le poète *Jasmin*.

Si Goudelin eut de l'esprit et du talent, Jasmin eut en partage le génie.

Issu de parents pauvres, il était garçon perruquier, quand il s'essaya à faire des vers. Charles Nodier, de passage à Agen, fit la connaissance du jeune poète coiffeur et le révéla à la France.

Jasmin parcourut tout le Midi, et, nouveau troubadour, il débitait ses vers aussi bien qu'ils les écrivait. On l'acclamait partout ; les villes lui envoyaient des députations et renouvelaient, pour honorer son génie, les hommages suprêmes des anciens temps : Toulouse lui

décernait une magnifique palme d'or, Agen, sa ville natale, une couronne d'or. En 1842, Jasmin se rendit à Paris pour faire consacrer sa popularité par la capitale.

On raconte que le roi Louis-Philippe voulut voir le poète et le manda à la cour. La duchesse d'Orléans l'accueillit par ces vers de Jasmin lui-même, gravés sur le socle de la statue de Henri IV à Nérac :

*Brabe Gascou, ai plasé de bous beyre,
Approchats-bous !*

Et comme Jasmin, surpris de ce langage, s'écriait : « Comment, Madame parle gascon ? » Louis-Philippe s'avança lui-même vers le poète et lui dit en souriant et lui tendant la main :

Et jou tabe. »

Jasmin a composé des poèmes qui sont des chefs-d'œuvre de grâce et sentiment. Voici un fragment de son poème « Françoneto » dans lequel il a su allier la délicatesse du sentiment à l'harmonie de notre langue :

Trois jeunes gens courtisent une jeune fille : Françoneto. La belle reste insensible ; cependant l'un d'eux trouve le chemin de son cœur avec la romance suivante :

FARIBOLO PASTOURO

(Folâtre bergère)

*Faribolo pastouro,
Serenò al co de glas,
Oh ! digo, digo couro
Entendren tinda l'houro
Oun t'amistousaras,
Toujour fariboulejes,
Et quand parpailloulejes,
La foulo que mestrejes,
Sur toun cami se met
Et te siet.*

*Mais res d'aco, mainado,
Al bounhur pot mena.
Qu'es aco d'estre aimado
Quand on sap pas aima.*

*Nostro joyo a bist creche
Quand luisis lou sourel,
E be cado dimeche
Quand te besèn pareche
Nous fas mai plase qu'el.
Aïman ta bouès d'angèlo
Ta courso d'iroundèlo
Toun aire doumaisèlo
Ta bouco, amay tous pièls
Et tous èls*

*Mais res d'aco, mainado,
Al bounhur pot mena.
Qu'es aco d'estre aimado
Quand on sap pas aïma.*

*Tristos soun las countrados
Quand s'abeuson de tu ;
Las sègos ni las pradós
Nou soun plus embaumados
Lou ciel n'es plus tant blu.
Quand tournos, faribolo,
La languino s'embolo,
Cadun se rebiscolo ;
Minjaïon tous ditous
De poutous.*

*Mais res d'aco, mainado,
Al bounhur pot mena.
Qu'es aco d'estre aimado
Quand on sap pas aïma.*

Jasmin n'a pas de disciples, car son génie est tout personnel ; il ne lui a manqué qu'un peu de culture pour devenir classique. Il est toutefois considéré comme le premier des poètes *patoisants*, précurseurs des Félibres. On appelle patoisants les poètes qui, comme Jasmin, ont écrit le patois sans l'épurer des alliages impropres que le français y a apportés.

Ces poètes sont assez nombreux. Qu'il me suffise de rappeler les noms du gracieux poète béarnais Gustave Despourrins et de Lucien Mengaud, le poète toulousain, auteur de la « Toulousaino » et de la délicieuse romance « le Poutou » que tout le monde connaît.

L'amour enthousiaste et profond des méridionaux pour leur beau pays n'est-il pas tout entier dans ce cri du cœur :

*O moun païs, ô Toulouso, Toulouso,
Qu'aïmi tas flous, toun cel, toun soulet d'or.
Alprep de tu l'âmo se sent hurouso,
Et tout aici me rejouis le cor.*

Et quel sentiment, quelle grâce mélancolique dans ce couplet du « Poutou » où le berger exhale sa peine amoureuse :

*Païssets, agnells, pendent que dins la prado
You bau trouba l'oujjet de moun amour ;
Et tu, Médor, gardo la troupelado,
Gardo-lo pla duncos à moun retour.
Besi là-bas la bèlo Jouaneto
Que l' lóung del riu s'en ba culhi la flou.
A sous genouils dirèy à la filheto :
Tu qu'as moun cor, ah ! douno-me'n poutou !*

Mais j'ai hâte d'aborder la dernière partie de mon sujet, que je considère comme la plus importante. J'ai, en effet, à vous parler encore des poètes modernes de la langue d'Oc, les *Félibres*, dont je vous ai déjà dit un mot au début de cet entretien.

*
* *

Si Goudelin, Jasmin, Despourrins et Mengaud ont employé la langue populaire de leur temps, les *Félibres* travaillent à reconstituer la pure langue des Troubadours, en la modernisant :

Sur des pensées nouveaux, faisons des vers antiques

avait dit André Chénier ; les *Félibres* disent :

Sur un parler antique, faisons des vers nouveaux.

Le plus célèbre de tous ces nouveaux poètes de la langue d'oc est sans contredit Mistral, l'auteur de *Mireille*, de *Calendal*, et de tant d'autres chefs-d'œuvre. Mistral est considéré, non seulement comme le plus grand poète méridional, mais, en ce moment, comme le plus grand poète de la France.

Dans *Mireille*, qui restera incontestablement son chef-d'œuvre, il décrit on ne peut plus poétiquement les amours ingénues de deux jeunes gens, Vincent et Mireille, ainsi que les mœurs patriarcales de la Provence. Quand parut ce poème en 1859, ce fut un véritable événement. Lamartine salua le nouveau poète en ces termes : « Un grand poète nous est né, un poète de vingt-cinq ans, qui, du premier jet, laisse couler de sa veine à flots purs et mélodieux une épopée agreste... »

Mireille a été traduit en plusieurs langues et le génial auteur de

Faust, Gounod, l'a immortalisé une seconde fois sur la scène française. On connaît la célèbre romance :

*O Magali, ma bien aimée,
L'oiseau s'endort sous la ramée...*

imitée de la mélodie populaire provençale extraite du troisième chant de Mireille :

*O Magali, ma tant aimado,
Mette la testo au fenestroun.
Escouto un pau aquesto aubado
De tambourin et de viuloun,
Ei plen d'estelo aperamoun,
L'auro es toumbado,
Mais lis estelo paliran,
Quand te veiran.*

Toute la jeunesse enthousiaste de Mistral nous apparaît dans *Mireille* ; toute la maturité de son talent s'affirme en une fière éloquence dans *Calendal*, — un frère de Mireille, — qui est une brillante glorification de la Provence. Enfin le poète se révèle avec tout son génie dans ses poésies lyriques, *les Iles d'or* ; dans *Nerto*, gracieuse idylle, merveilleuse comme un conte de fées ; dans la *Reino Jano*, et, tout récemment encore, dans le beau poème *lou Rose* (le Rhône).

Mais il m'est impossible, dans une aussi rapide exposition, de vous parler convenablement de Mistral. Qu'il me suffise de vous dire que toute l'œuvre du grand poète méridional n'est que le développement de l'idée dominante de Mireille : l'exaltation de la petite patrie. C'est de l'amour de la petite patrie que se sont inspirés aussi tous les Félibres qui sont venus se grouper autour de Mistral. Les premiers, en Provence, furent : *Roumanille*, conteur incomparable (auteur du fameux « Curé de Cucugnan » vulgarisé par la traduction française d'Alphonse Daudet) ; *Aubanel*, poète réaliste, au coloris sans pareil ; *Félix Gras*, actuellement capoulier ou chef du Félibrige, qui a fait revivre la chanson de geste et le romancero provençal ; *Paul Arène*, et tant d'autres.

..

Bientôt le Félibrige franchissait le Rhône et gagnait le Languedoc où il brillait d'un vif éclat avec des poètes comme *Auguste Fourès* et *Prosper Estieu*.

Auguste Fourès, né à Castelnaudary en 1848 et mort en 1891, est un poète puissant, artiste de race et ardent patriote. Dans « les Grils », les « Cants del Soulelh, la Sègo », etc, il chante, comme Mistral, la petite patrie. Comme lui, il exalte la race méridionale dans des strophes superbes qui le placent au premier rang des poètes du Midi. On l'a surnommé le *dernier Albigeois*. L'appellation est peut-être prématurée, car Fourès laisse des disciples qui s'inspirant de ses idées, n'abandonneront pas l'œuvre de relèvement de la langue et de la patrie méridionales.

Parmi ces disciples, l'un d'eux, Prosper Estieu, est déjà célèbre.

Prosper Estieu, né lui aussi aux environs de Castelnaudary, semble avoir hérité de l'âme ardente de Fourès. Il a déjà publié un beau livre : *le Terradou* (le Terroir) sur lequel Mistral a porté ce jugement flatteur : « Ce livre est le Cantique de nos cantiques. » — « Celui qui a forgé de pareils vers est un maître poète dont s'enorgueillira le Midi » s'écrie à son tour Raoul Lafagette, le poète des Pyrénées.

Comme Fourès, Xavier de Ricard, Antonin Perbosc et d'autres félibres languedociens, Estieu s'est inspiré de Napoléon Peyrat, le Michelet de la Croisade des Albigeois. Nouveau troubadour, dans les sirventes enflammés de son œuvre : « Dins la mesclado ! » (Dans la Mêlée!) sa Muse s'affirme en ce moment dans tout l'éclat de son merveilleux talent et lui mérite bien le surnom de « Mistral du Languedoc » qu'on lui a donné.

Ce jeune poète que la Gloire a déjà touché de son aile, je le dis non sans fierté, Mesdames et Messieurs, appartient à l'enseignement. Prosper Estieu est, en effet, instituteur primaire.

J'ai voulu seulement vous citer quelques félibres provençaux et languedociens ; mais combien d'autres en Gascogne, en Béarn, en Limousin, en Quercy, en Auvergne, chantent en leur « *lengo mairalo* » la petite patrie. Leur nombre s'accroît tous les jours ; les écoles félibréennes se multiplient partout et l'on peut se convaincre que la Renaissance des lettres méridionales marche vers son plus parfait épanouissement.



L'œuvre des Félibres, Messieurs, est essentiellement populaire, car elle est basée sur le peuple et sur lui seul. Le Félibrige a groupé autour de lui tous ceux qui croient — comme le disait dernièrement Armand Silvestre à Toulouse — que la patrie n'est pas seulement faite de territoires, mais de *traditions* ; tous ceux qui fondent l'amour de la petite patrie sur le sentiment de son histoire et de sa race,

Il y a deux ans, dans un Discours de distribution de prix que je relisais ces jours-ci, mon collègue et ami M. Commenge, directeur de l'école communale, vous parla en excellents termes et avec beaucoup de brio du caractère et de l'esprit gascons. Les Félibres vous disent : Voulez-vous rester Gascons et conserver cet esprit vif et alerte, ce caractère gai, hardi et chevaleresque qui distinguent votre race ? n'oubliez ni votre histoire, ni vos usages, ni votre langue.

Notre histoire !... mais en avons-nous une, nous, gens du Midi ? Car il ne faut pas compter pour nôtre cette prétendue histoire nationale qu'on nous a enseignée et qui n'est que l'histoire de Paris — du Nord si vous voulez — et des agrandissements de la monarchie. Quant au Midi, il en est bien question une fois ou deux, mais en termes si peu flatteurs ! C'est à se demander si, dans l'histoire du moins, nous faisons partie de la France. Et ce n'est là, soit dit en passant, qu'une forme de cette plaie sociale qu'on appelle la *Centralisation*, contre laquelle protestent les Félibres. La capitale a accaparé non seulement toutes les forces vives de la nation, mais encore tous les efforts méritoires des provinces, de sorte qu'aujourd'hui, Paris, rééditant le mot célèbre du Roi-Soleil, se croit en droit de dire : « La France, c'est moi ! »

En ce qui nous concerne, il paraît que c'est systématiquement que nous sommes tenus dans l'ignorance de notre histoire. Et savez-vous pourquoi ? On craint, précisément à propos de cette Croisade des Albigeois dont je vous ai montré les conséquences politiques pour notre pays, que la connaissance de l'histoire méridionale n'éveille dans notre esprit des idées de revanche contre le Nord et ne provoque même dans le Midi des tendances séparatistes. On craint, en un mot, que nous ne voulions faire une seconde France.

Comme si nous ne savions pas, Messieurs, que si l'annexion du Midi à la France a été faite jadis par le droit du plus fort, violemment et dans le sang, cette union a été librement et volontairement consentie et définitivement consacrée, 500 ans plus tard, le jour de cette fête mémorable et sublime de la Fédération, le 14 juillet 1790. Ce jour-là, Gascons, Languedociens, Bretons, Bourguignons, s'élevant au-dessus des mesquines rivalités de race et de langue et oubliant leurs vieilles querelles, s'embrassèrent dans une fraternelle étreinte, et, dans toute la France, du nord au sud et de l'est à l'ouest, il n'y eut avant tout que des Français. Pouvons-nous, je vous le demande, renier ce que, dans leur patriotisme éclairé, ont fait les grand hommes de 1789 ?

Si nous n'avons pas à oublier, nous, que nous sommes les descendants de ces Albigeois qui luttèrent et qui tombèrent, — non sans gloire ! — pour ce qu'il y a de plus sacré au monde : la liberté des

croyances, la défense du foyer et l'indépendance de la patrie, nous n'oublions pas non plus que nous sommes les fils reconnaissants de ces hommes de la Révolution qui ont réalisé l'unité nationale et créé la société moderne, faisant ainsi de nous tous des Français et des Citoyens. Et au souvenir douloureux de la Croisade effacé par le souvenir si glorieux pour nous de la Révolution, nous jetons le manteau de l'oubli sur nos haines de race, et c'est, aujourd'hui, une main loyale que nous tendons à nos frères du Nord avec lesquels nous sommes unis par un même sentiment, sentiment qui domine tous les autres : l'amour de la commune patrie.

Et nous leur disons : « Vous êtes venus jadis vers nous avec des épées, nous allons aujourd'hui vers vous les mains pleines de fleurs (1) » : les fleurs des arts et de la poésie. Et c'est là toute la vengeance que nous tirerons de vous, parce que, comme Français, étant vos frères et partageant avec vous les mêmes joies et les mêmes espérances, nous pensons avec le poète que « la haine divise et que l'amour seul est fécond » ; parce que, comme Méridionaux, nous voulons que s'accomplisse cette parole prophétique : Le Midi est tombé par la force, il se relèvera par l'esprit !



Les Félibres nous disent encore : « Gardez votre langue. »

Un écrivain de ce temps, M. Gaston Paris, a dit ce mot profond : « Celui qui change de langue, change d'âme. » Et j'ajouterai dans le même ordre d'idées : « Celui qui méprise et renie la *langue* de ses pères, méprise et renie l'*âme* de ses pères. » A nous de voir, Messieurs, si nous avons à rougir de l'âme de nos aïeux.

Si vous avez à renier l'âme de ces premiers ancêtres qui vinrent s'établir dans les riantes et belles vallées du Couserans et qui, à une époque reculée, donnèrent au monde l'exemple de la solidarité et de la fraternité et méritèrent le beau nom de *Conсорani*, nom admirable qui signifie *unis dans le même sort* ; — si vous avez à renier l'âme de ces *Conсорani*, peuple de pasteurs que le patriotisme transforma en guerriers, qui battirent les légions romaines ici même, très probablement, à deux pas de Saint-Girons, sous les murs de Saint-Lizier, l'antique Austria des Romains ; — si vous avez à renier l'âme de ces Gascons qui, malgré les invasions et les dominations successives,

(1) J. Carrère, Discours de Toulouse (1896).

surent conserver intactes ces qualités de race qui vous distinguent encore ; — si vous avez à renier l'âme de ces Troubadours dont la poésie a civilisé l'Europe barbare ; si, en un mot, vous croyez devoir renier toute votre histoire, si belle et si glorieuse, oh ! alors, Messieurs, vous avez raison, vous pouvez mépriser, vous pouvez renier votre langue !

*
**

Il me reste à examiner, en terminant, la situation du Félibrige vis à vis des pouvoirs publics et des milieux littéraires et, enfin, vis à vis du peuple lui-même.

Il y a quelques mois à peine, le Président de la République est allé faire un voyage en Provence. Les journaux nous ont raconté que M. Félix Faure a descendu le Rhône en bateau et au son des fifres et des tambourins, comme au joyeux temps de ces papes d'Avignon, dont nous parlait Alphonse Daudet. Pour la circonstance, M. Félix Faure avait orné sa boutonnière d'une pervenche, cette modeste fleur que les Félibres ont prise pour emblème. Ce n'était pas là, croyez-le, de la part du chef de l'Etat, un témoignage banal de sympathie, mais un haut et précieux encouragement pour les Félibres. D'ailleurs, le Président de la République et le Ministre de l'Instruction publique accordent chaque année des récompenses pour les Jeux floraux félibréens.

Ce n'est pas tout. L'Académie française, qui couronna il y a cinquante ans les poèmes de Jasmin, vient de décerner, cette année, une de ses plus hautes récompenses à un poème en langue d'oc : *lou Rose* (le Rhône) de Mistral.

A son tour, l'Académie des Jeux floraux qui jusqu'à ce jour était restée réfractaire aux idées félibréennes, a de nouveau, depuis deux ans, rouvert ses portes aux poètes languedociens.

Ce sont là, je crois, des preuves non équivoques du relèvement de notre langue méridionale. De son côté, le peuple, attaché d'instinct à la « douce langue de ses pères », constate avec joie son relèvement et suit avec intérêt les manifestations de sa littérature. Je n'en veux pour preuve dans notre pays que le succès toujours croissant de l'opuscule : *l'Almanac patouès de l'Arièjo*, que vous connaissez tous certainement et dont il s'est vendu cette année plus de dix mille exemplaires.

Je pourrais citer encore d'autres faits, mais à quoi bon ? Ce que j'ai dit suffira, je l'espère, pour rassurer les amis de la langue d'oc

sur le sort de notre dialecte méridional : le peuple ne manque pas aujourd'hui à sa langue et à ses poètes, les poètes ne manqueront pas au peuple. Et s'il est vrai que dans notre Midi, toujours *Raço racejo*, il y aura encore chez nous de beaux jours pour la poésie, il y aura de beaux jours pour la *Langue d'Oc*.

*
**

Mesdames, Messieurs,

En vous entretenant, un peu trop longuement, je l'avoue, de la poésie languedocienne, j'ai tenu à vous montrer que la langue « patoise » n'est pas seulement bonne, comme certains le croient, à exprimer des idées triviales, des jurons de charretier ou des chansons de cabaret, mais que cette langue est assez riche de mots et de tournures pour traduire les divers sentiments du cœur, les formes les plus originales de la pensée.

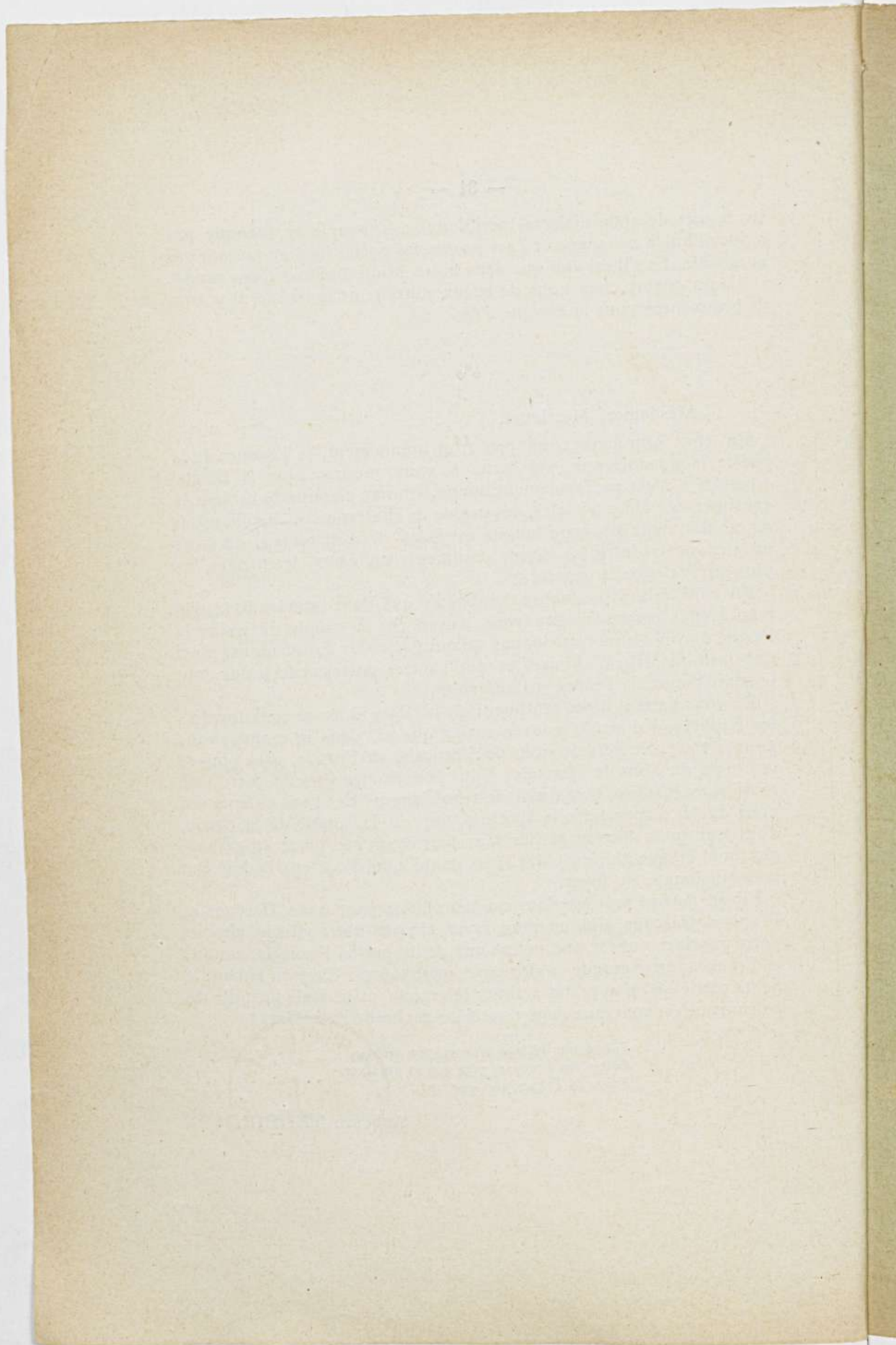
En vous faisant connaître les poètes qui l'ont immortalisée, j'ai tenu à vous persuader que vous n'avez pas à rougir de parler la langue de vos aïeux, cette langue qu'ont parlée les Troubadours ainsi que Jasmin, Mistral, Fourès et tant d'autres poètes et écrivains dont le génie honore la France et l'humanité.

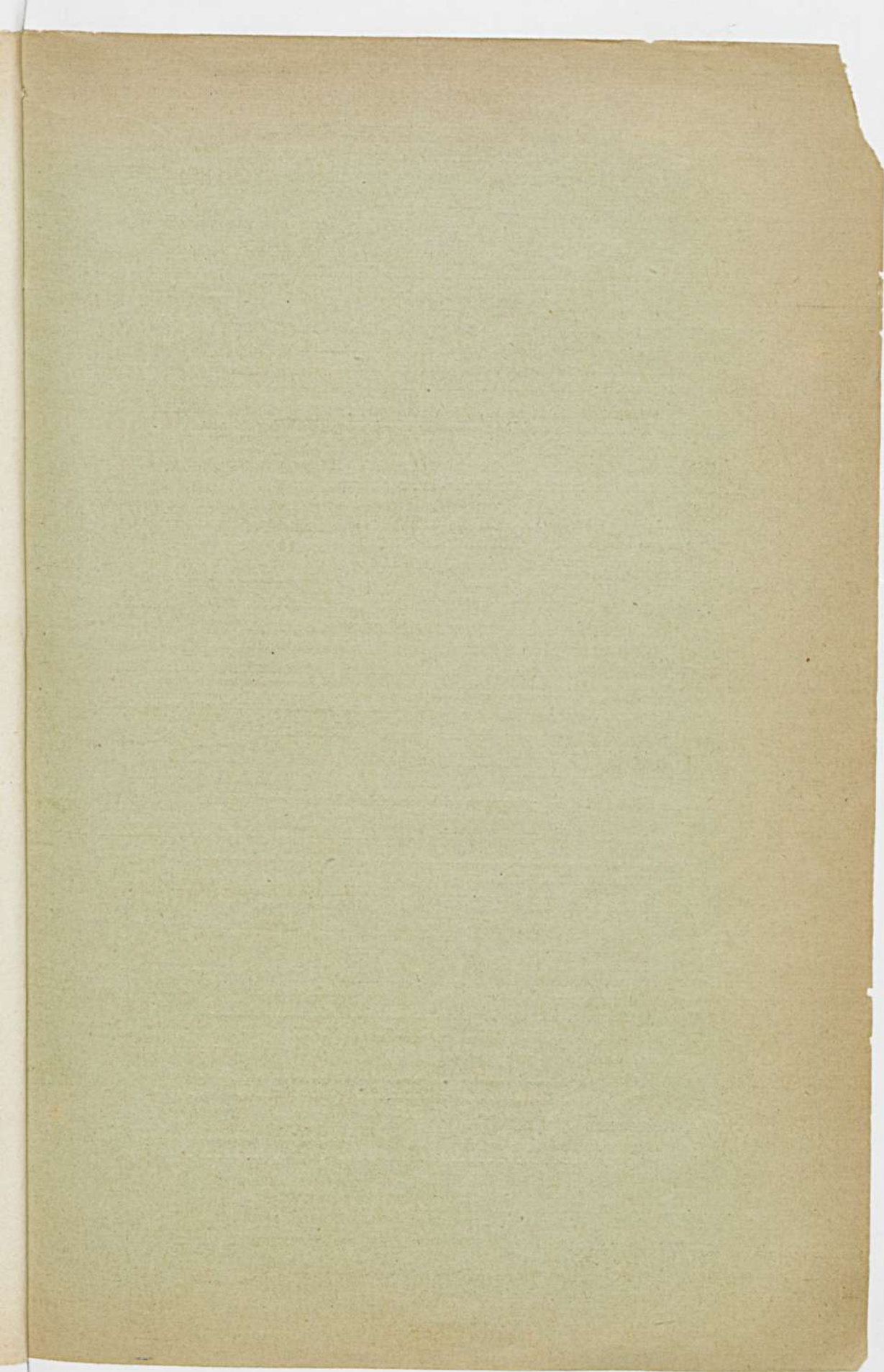
En vous parlant de ce sentiment de la Race dont se sont inspirés les Félibres, j'ai voulu vous montrer que si, dans le monde, vous pouvez vous dire fiers du nom de Français, en France, vous pouvez être fiers du nom de Gascons ! Vous pouvez être fiers de votre race et de votre histoire, fiers aussi de votre langue. Et si vos enfants ont pour devoir d'apprendre le français, qui est la langue de la patrie, dites-leur qu'ils doivent garder dans leur cœur une place au gascon, qui fut la langue glorieuse des aïeux et qui a été pour eux la douce et poétique langue du foyer.

Foyer, patrie ! tout est dans ces deux mots pour nous, Gascons et Français. Gascons, aimons notre foyer, aimons notre village, aimons notre province qui est pour nous une petite patrie. Français, aimons la France, patrie grande et glorieuse entre toutes. C'est en aimant la petite patrie qu'on apprend à aimer la grande, et la vraie formule du patriotisme est contenue dans cette fière devise de Félix Gras :

*J'aime mon village plus que ton village,
J'aime ma Provence plus que ta province,
J'aime la France plus que tout !*

LIBRAIRIE
AUGUSTE TEULIÉ
IMPRIMERIE





OUVRAGES CONCERNANT L'ARIÈGE

- J.-J. DELESCAZES. — **Mémorial historique**, contenant la narration des troubles et ce qui est arrivé diversement de plus remarquable dans le pays de Foix et diocèse de Pamiers, depuis l'an de grâce 1490 jusqu'à 1640 ; réimpression de l'édition de 1644 par la maison Pomiès, sous les auspices de la *Société Ariégeoise*, avec table analytique, diverses notices par MM. Pasquier et Doublet..... 4 »
 Pour frais de poste, prière d'ajouter 75 centimes
- COURTEAULT ET PASQUIER. — **Chroniques romanes des comtes de Foix, composées au XV^e siècle par Arnaud Esquerrier et Miégevillè**, publiées sous les auspices de la *Société Ariégeoise*, par la maison Gadrat aîné..... 4 »
 Sur papier de fil..... 5 »
 Pour frais de poste, prière d'ajouter 75 centimes.
- G. DOUBLET. — **Un prélat janséniste, F. de Caulet, réformateur des chapitres de Foix et de Pamiers**..... 4 »
 — **Incidents de la vie municipale à Foix, sous Louis XIII, Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, chaque brochure**..... » 50
- P. BRUN. — **Les Guerres religieuses dans le Pays de Foix sous Louis XIII**..... 2 50
 — **Assemblées illicites des Protestants dans le Pays de Foix après la révocation de l'Édit de Nantes**..... » 50
- La Vie de saint Volusien, patron de la ville de Foix**, par le P. LACOURBE, réimpression de l'édition de 1722, avec une notice, par la maison Pomiès..... 1 50
- LAFONT DE SENTENAC. — **Recueil de Noël's de l'Ariège en patois languedocien et gascon, précédé d'une préface et de règles orthographiques**..... 1 25
- PASQUIER. — **Coutumes du Fossat dans le comté de Foix d'après une charte de 1274, texte latin et roman**..... 2 50
 — **Coutumes municipales de Foix sous Gaston-Phœbus**..... 2 »
- ABBÉ CASTET. — **Études grammaticales sur le dialecte gascon du Couserans, avec une introduction de M. Pasquier**..... 2 »
- ABBÉ CAU DUREAN. — **Monographie et cartulaire de l'abbaye du Mas-d'Azil**..... 3 »
 Pour frais de poste, ajouter 75 centimes.
- PAUL BABY. — **Guide-route de l'Ariège, édité par la maison Gadrat aîné**..... 2 »
 Par la poste..... 2 50
- D^r DRESCH. — **Traité complet des Eaux d'Ax, nouvelle édition revue et augmentée, accompagnée de gravures**..... 1 50
 Par la poste..... 4 75